Interreg
MARITTIMO-IT FR-MARITIME
Fonds européen de développement régional
Fondo Europeo di Sviluppo Regionale

GIREPAM

Plan d'interprétation pour l'extrême sud de Corse

Conservatoire du littoral

Campu Rumanilu et le Piale

DOUBLEVÉBÉ 2019

La cooperazione al cuore del Mediterraneo
La coopération au cœur de la Méditerranée

Synthèse patrimoniale réalisée pour le Plan d'interprétation des patrimoines du Conservatoire du littoral pour l'Extrême-Sud de la Corse,
dans le cadre de GIREPAM

Le Conservatoire du littoral et WB tiennent à remercier les personnes qui ont aimablement apporté leur soutien précieux et leurs différents savoirs pour la réalisation de toutes les synthèses patrimoniales, notamment :
François Canonici
Michel Tercé
La mairie de Bonifacio
L'Office de l'Environnement de la Corse

***WB** – Grahy – 43230 Vals-le-Chastel*
Contact : cecile@wbrecup.com

© Conservatoire du littoral
Délégation Corse
Rue du juge Falcone
20200 BASTIA
www.conservatoire-du-littoral.fr

La falaise calcaire

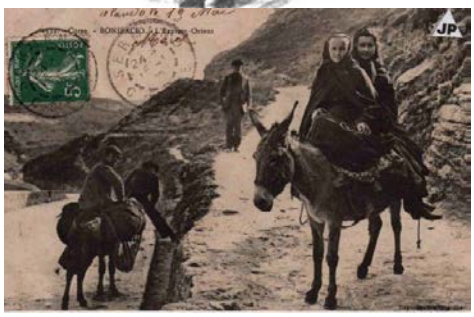
Aux portes de la ville, Campu Romanilu est un espace à la fois végétal et minéral. La couleur blanche du calcaire donne tout son caractère au site. Comme l'écrivait Flaubert : « *On ne saurait dire ce qui se passe en vous à de pareils spectacles : je suis resté une demi-heure sans remuer, et regardant comme un idiot la grande ligne blanche qui s'étendait à l'horizon* ». Au pied des falaises, les rochers ont tous un nom : *u diu grossu, u diu marmilu, u timun* (le timon, le gouvernail de la Corse). Depuis le piale, on perçoit la présence des fameuses grottes qui percent la falaise, tout le long du littoral bonifacien. Un mythe tenace veut que l'or de Rommel serait caché dans l'une des grottes marines de Bonifacio. C'est du moins ce qu'aurait révélé en 1952 le Feldwebel Walter Himpe, engagé dans la légion étrangère française en 1948. Une histoire qui a motivé bien des plongeurs dans leur exploration des grottes bonifaciennes.
Loin des fantasmes que peuvent susciter les failles, ouvertures et autres grottes, le calcaire bonifacien a longtemps été une matière exploitée par les habitants. Le caractère friable de la roche a permis aux militaires de creuser nombre de galeries souterraines pour y stocker des munitions (*cf. Bocca di Valle*).
Surtout, les couches de calcaire se débitant facilement en plaques ont été un matériau de construction très commun pour les paysans bonifaciens.

La falaise calcaire, sous Campu Rumanilu.

Aux portes de la ville, une campagne cultivée mais inhabitée

Face à la ville, de l'autre côté du col Saint-Roch, Campu Romanilu paraît un terrain quasiment vierge de toute construction à l'exception de l'ancien abattoir. Il inaugure le piale, le plateau calcaire autrefois cultivé ou pâturé par les Pialinchi, ces paysans bonifaciens qui habitaient en ville et n'en sortaient que pour aller aux champs, à dos d'âne. Dans les années 1970-1980, on voyait encore des Pialinchi, figures pittoresques juchées sur leur âne, et dont les marchands de cartes postales ont fait leur délice : ils sont l'une des images iconiques de la Corse.

Aujourd'hui traversé de chemins de promenades ou randonnées qui parfois empruntent les anciens sentiers paysans (ou de pèlerinage, comme la *strada vecia*), le piale était autrefois un espace travaillé, ce dont témoignent encore les murets, baracun et autres constructions de pierre sèche qui se rencontrent, en retrait des falaises.



Pialinchi « a tsotsu », à dos d'âne

Car évidemment, les terrains propices aux cultures n'étaient pas les plus proches de la mer, trop soumis aux embruns et au vent violent : là, la végétation rase dit toute la violence des éléments. Il suffit de s'éloigner de quelques dizaines de mètres pour trouver des petits vallons plus abrités, des parcelles cernées de hauts murs autrefois occupées par des plantations de céréales ou d'oliviers. Bonifacio est certes une ville tournée vers la mer, ville commerçante, ville de pêcheurs et de marins. Mais les Bonifaciens n'ont pas pour autant négligé leur espace agricole, notamment à partir du XVIIIe siècle, une fois évanouie la menace barbaresque.

Années 1970, au col Saint Roch…
et sur le plateau, Dominique Zuria, l'un des derniers Pialinchi

La particularité de cet espace agricole est d'être dépourvu de fermes. Les seuls édifices y sont les *baracun* utilisés pour abriter les bergers ou les outils nécessaires au travail des champs, les *tramizi*, hauts murs de pierre sèche destinés à protéger les cultures du vent, les *rivilin* qui protègent les arbres, etc. L'ingéniosité et le soin apporté aux édifices de pierre sèche montrent bien l'importance que les bonifaciens accordaient à cet arrière-pays nourricier, mis en valeur, cultivé, bien loin du maquis dense d'aujourd'hui.

Baracun et tramizu sur le piale.

Un rapport de 1786 évoque la situation agricole à l'époque où les Français prennent possession de la Corse : "*... Les Bonifaciens (...) sans cesse exposés aux insultes d'un ennemi actif et vengeur répandu dans la campagne, ne récoltaient le fruit de leurs travaux qu'au péril de leur vie. La moisson se disputait et malgré tant d'obstacles, leurs vignes et leurs oliviers suffisaient non seulement à la consommation intérieure, mais ils en vendaient encore un quart de leur produit aux étrangers ; ce sont les deux récoltes les plus précieuses de ce peuple laborieux et qui l'indemnisaient de celle du blé qui suffisait à peine quatre mois de l'année*". Une petite aire à blé est visible en bordure du chemin de la Madoneta.

Cette carte génoise figure le « Campo Romanello », en G, et les parcelles cultivées de part et d'autre de la ville, sur le plateau.

La transformation des produits agricoles se faisait en ville, aussi bien pour les produits de la mer (cf. *a fettaria,* pour la transformation du thon pêché à la Tunara) que ceux de la terre. En témoignent quelques vestiges et des photographies : une ancienne presse à olive, en pleine rue, des ânes chargés de raisins amené pour être pressés. Les olives étaient cultivées sur le piale, tandis que les vignes occupaient plutôt les côteaux orientés au sud, notamment au-dessus de la marine de Bonifacio, et vers la Madoneta. Les fouloirs mécaniques pour le raisin se trouvaient à la Marine, dans des « grottes » ou des magasins.

Extrait d'un poème de Léon Camugli (1911)

U ricu nun s'introscia mai	Le riche est bien au sec
Ma quandu ciovi e quandu fanu i trun	Mais quand il tonne et qu'il pleut
Nui atri poviri disgrazziai	Nous autres les pauvres gens
S'agruncemu drent'à u baracun	Nous nous abritons dans le baracun
(…)	

Un olivier dont le pied est protégé par un rivilin - Les vignes à Bonifacio

A gauche, une presse à vis pour les olives dans une rue bonifacienne, à droite les ânes chargés de raisin au temps des vendanges

Les fours à chaux

Principal terrain calcaire de Corse, le piale est parsemé de fours à chaux de tailles différentes : ces fours cylindriques, à ciel ouvert, soigneusement appareillés, témoignent d'une activité importante pour la région bonifacienne.

La fabrication de la chaux nécessitait une main d'œuvre importante, environ une quarantaine de personnes par cycle minium de 12 jours, en travaillant jour et nuit par petites équipes : on préparait le four, dont la paroi était doublée d'une épaisse couche d'argile. Pendant ce temps les ouvriers se chargeaient d'extraire et débiter les pierres calcaire qui étaient ensuite placées en forme de voûte au-dessus du foyer, puis empilées les unes sur les autres jusqu'au bord. Le tout était recouvert d'un toit d'argile sur lequel on plaçait une petite croix en bois, « u San Martinu ». Le chargement du four prenait en moyenne 2 jours. Ensuite intervenaient les cuiseurs (souvent mieux payés que les ouvriers extrayant les pierres), qui enfournaient des fagots dans l'alandier (la « bouche à four ») : ce « feu d'enfer » devait brûler jour et nuit, les cuiseurs se relayaient. Il fallait atteindre une température d'environ 900° dans la totalité du four. Après quelques jours de refroidissement, il fallait encore compter 2 jours pour vider le four. On entreposait les pierres cuites avant de les transporter jusqu'au lieux de construction où on les « éteignait », en fonction des besoins, en les plaçant dans des bacs d'eau. Il en sortait des pierres à chaux d'une blancheur immaculée « *que l'on pouvait couper en tranches comme du brocciu* ».

Avant tout emploi, on mesurait le taux de charge de la chaux pour définir son usage précis : en fonction de sa charge (qui variait selon la qualité de la pierre), la chaux était utilisée à crépir ou cimenter. Selon nature, le calcaire permettait d'obtenir 3 différents types de chaux :

- la chaux grasse provenant de calcaires sans impuretés : allongée d'eau, on s'en servait pour blanchir les murs
- la chaux maigre (plus ou moins granuleuse) provenant de calcaires avec des impuretés, était mêlée à du sable, pour cimenter

- la chaux hydraulique en mêlant calcaire et argiles, avait la propriété de faire prise sous l'eau

On trouve des fours à Paragan, Bocca di Valle, Pertusatu (entre autres) et un très grand four à Fazziò : 6 mètres de diamètre pour 4m50 de profondeur. L'énorme capacité de ce four permettait de produire 50 tonnes de chaux en une cuisson, ce qui suggère qu'il fut bâti pour répondre à des besoins d'envergure, comme par exemple le chaulage ou le cimentage des 3 km de remparts de la cité. Ce four semble avoir été abandonné à la fin du XIXe siècle.

La chaux bonifacienne était très utilisée dans les constructions, notamment pour reconstruire après les sièges qui ont affecté la ville. Elle était aussi exportée dans l'Alta Rocca. Les pierres ont été également transportées à Campumoru où un four à chaux avait été construit, pour produire de quoi construire la tour. A Pertusatu, le phare a probablement été crépi de la chaux produite dans un four sur place (qui n'a pas été retrouvé) mais également de chaux amenée par bateau depuis Bonifacio.
Cette activité s'est arrêtée au XXe siècle.

Les milieux naturels

Longtemps cultivés et pâturés, les espaces du Campu Rumanilu sont aussi des milieux naturels dont le caractère exceptionnel a attiré les scientifiques très tôt. L'un d'entre eux a marqué la cité bonifacienne : il s'agit de **Charles Ferton**, né à Chierry dans l'Aisne en 1856, et arrivé en 1897 à Bonifacio. Devenu commandant de la citadelle en 1903, il refusa tout avancement et le grade de lieutenant-colonel pour rester dans la cité bonifacienne qu'il affectionnait et où il pouvait assouvir ses passions naturalistes (il y est mort en avril 1921). Campu Rumanilu et le Monte Leone furent les terrains d'enquête de cet entomologiste reconnu, spécialiste des hyménoptères, qui correspondait avec Jean-Henri Fabre. Son œuvre posthume *Vie des abeilles et des guêpes*, publiée par deux de ses disciples, reste un ouvrage de référence. Grand (plus d'1m75), mince et passionné d'insectes, il était surnommé « Mangia Grilli » par les Bonifaciens qui voyaient en lui un farfelu qui passait des heures le nez à ras du sol pour réaliser des observations. Il avait installé un vaste laboratoire dans l'appartement de 9 pièces qu'il avait acquis dans l'immeuble Maestroni (aujourd'hui hôtel Santa Tereza). Affectionnant beaucoup les oiseaux, il mettait un point d'honneur à démolir tous les pièges à merles, grives, rouges-gorges qu'il croisait au cours de ses promenades. Savant éclectique, il s'intéressait également beaucoup à l'histoire, et notamment au passé préhistorique de la Corse. Il a laissé de nombreuses études qui ont longtemps été citées : *Bonifacio au néolithique*, *La faune corse*, *Les poteries anciennes de l'Extrême Sud*, *Les premiers habitants de Bonifacio : leur origine*, etc.

Le piale est recouvert d'une végétation basse soumise à des conditions extrêmes : le sol est peu épais, la pluviométrie faible, les vents violents. Seules des espèces adaptées peuvent survivre à ce « traitement ». La végétation la plus haute se compose d'arbustes : le romarin, le genêt de Corse, le genêt de Phénicie, le lentisque. Parmi les sous-arbrisseaux on trouve notamment l'Armoise arborescente, le Ficoïde glacial (espèce protégée visible dans la descente de Saint-Roch) et des espèces endémiques tels le silène Velouté, l'Astérisque maritime (très localisée et essentiellement sur calcaire), l'armoise à fleurs denses (*Artemisia densiflora*), la morisie enfouissante (*Morisia monanthos*) et surtout **l'Astragale de Bonifacio** *Astragalus tragacantha* subsp *terraccianoi* (endémique corso-sarde) dont l'aire de répartition est très limitée : on ne la trouve que sur le calcaire, de part et d'autre des Bouches, et donc uniquement entre Campu Rumanilu et Pertusatu côté corse. Elle se forme en coussinets et perd des folioles en été, afin de mieux résister à la sécheresse. C'est une plante parfaitement adaptée au terrain.

Astragale de Bonifacio, Astérolide maritime, Genévrier de Phénicie

Le tableau ne serait pas complet si l'on ne citait pas la remarquable variété du piale en orchidées : c'est un rendez-vous que les naturalistes ne manquent pas. Entre Campu Rumanilu et Pertusatu, le printemps est un moment d'observation privilégié pour qui aime ces fleurs étonnantes, si sophistiquées dans leur apparence née d'une co-évolution avec les insectes : L'Orchis à long éperon (*Anacamptis longicornu*), l'Ophrys miroir (*Ophrys ciliata*), l'Ophrys guêpe (*Oprhys tenthredinifera*).
Côté Pertusatu, en descendant vers les plages sableuses, on croise en avril-mai la rare Ornithogale de Corse, (*Ornithogalum corsicum*), jolie fleur blanche de la famille des asparagacées, aux six pétales et à la tige très courte.

Ophrys guêpe, Ophrys miroir, Ornithogale de Corse

Une endémique cyrno-sarde, la Férule d'Arrigoni (*Ferula arrigonii*) est présente à l'abord de Campu Rumanilu, en venant du col Saint-Roch. Les botanistes supposent que cette rare ombellifère pourrait n'être arrivée que récemment à Bonifacio, qui est sa seule station en Corse.

L'entomofaune est caractérisée par une abondance des coléoptères au printemps et une belle présence des papillons. Ils nourrissent toute une population d'oiseaux : hirondelles des rochers, merles et grives.

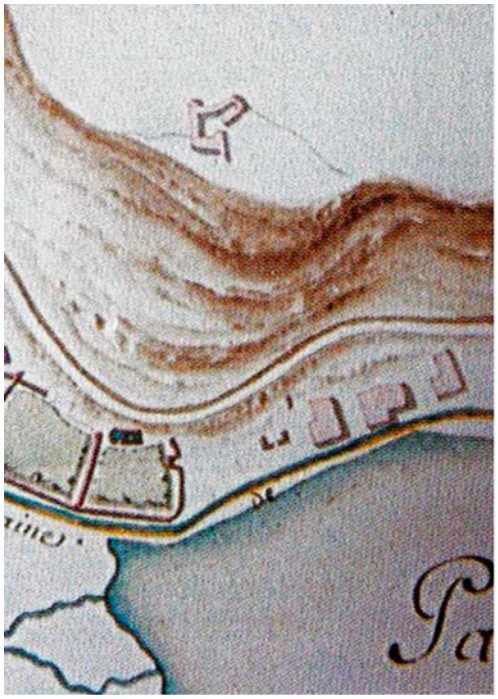
Campu Rumanilu et le Piale ont connu des épisodes entomologiques catastrophiques, notamment des invasions de sauterelles : en mai 1869, craignant « l'envahissement général » du Piale, les élus bonifaciens décident de donner 20 centimes par kilo de sauterelles. Un employé pesait le produit de la capture réalisée chaque jour par les Pialinchi. En 1947, nouvelle invasion de sauterelles. Une procession est organisée, mais n'a pas beaucoup d'effet, on préconise un traitement de toutes les parcelles infestées à l'hexachlore.

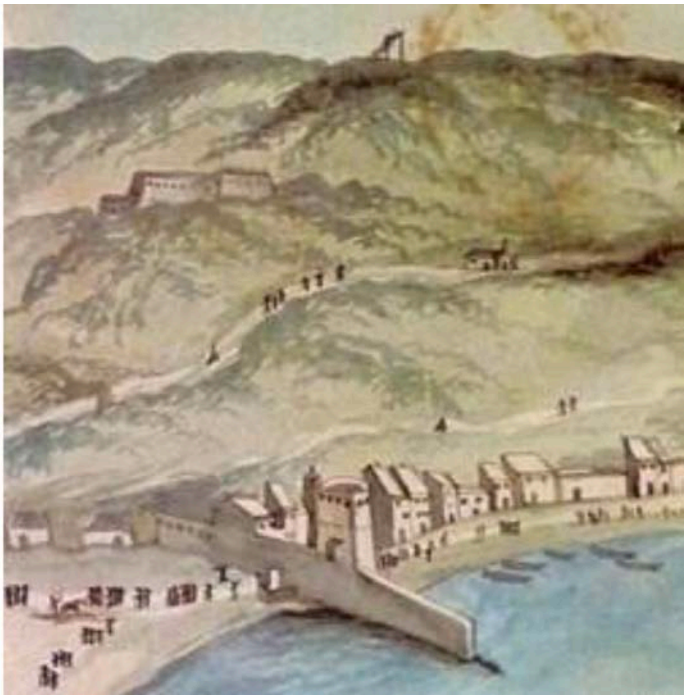
Traces humaines anciennes et dispositifs de défense sur Campu Rumanilu

Comme son nom l'indique, Campu Rumanilu a une histoire ancienne : pour certains, ce serait l'emplacement de l'oppidum romain de Palla, ce qu'aucune fouille n'a prouvé. Palla évoquerait plutôt le site de Piantarella.
Les Romains ne sont pas les premiers : les Grecs avaient établi des comptoirs dans toute la Méditerranée au VIe siècle avant J.C., notamment à Alalia (Aleria), et il est certain que leur passage a laissé des traces, notamment dans la toponymie. En 1910, Charles Ferton trouve sur Campu Romanilu, une monnaie qu'il identifie comme étant une pièce grecque de Rhégion (dans l'actuelle Calabre). Cette expertise est aujourd'hui remise en cause : la pièce, fortement abîmée, serait un Follaro de Messine, frappé entre 1166 et 1189.
L'occupation romaine du secteur de Bonifacio ne peut toutefois être mise en doute : les ruines de Piantarella, où existait un véritable village avec des thermes et des salines, prouvent à elles seules l'importance de l'implantation romaine, sans oublier les carrières de granite de l'îlot San Baïnzo dans l'archipel des Lavezzi, dont les pierres ont servi à construire certains monuments de Rome.
Une trentaine d'épaves romaines, dans les bouches, pour la plupart pillées, témoignent de l'importance des circulations qui existaient entre l'implantation romaine de Bonifacio et les cités du monde romain.

Face à l'éperon sur lequel s'est développée la cité bonifacienne, le plateau de Campu Rumanilu surplombe à la fois la marine et la mer et offre une situation stratégique pour l'organisation de la défense bonifacienne.
Le « camp romain » qui a donné son nom à cette partie du plateau n'a pas laissé de traces (a-t-il existé ?) mais les cartes montrent l'existence d'un petit fort bien plus récent, le fortin de Campu Rumanilu, édifié entre 1763 et 1765 en réponse aux troubles qui agitaient alors l'île, opposant rebelles Corses, Génois et Français : les attaques des *ribelli corsi* se répétaient alors contre la ville génoise de Bonifacio. Le fort de Campu Rumanilu est parfois nommé, sur les cartes, « Fortin du sel », probablement parce qu'il surplombait les grottes de Longone où était entreposé cette denrée précieuse… et taxée ! Juste en dessous était la porte de la Marine, que ce fortin servait à défendre. Il fonctionnait également en regard du fort de l'Absinthe (bâti avant 1750), qui surplombe, au nord, le plateau de l'Araguina, et devait prendre à revers les éventuels assaillants. Ces deux forts, Campu Rumanilu et l'Absinthe, protégeaient donc les accès terrestres de la cité.
Avant la construction du fort, le plateau de Campu Romanilu était un lieu stratégique pour les assaillants : ce fut notamment en 1420, lors du siège mené par Alphonse V, roi d'Aragon, maître de la Sardaigne. Pendant 150 jours, les troupes aragonaises bombardèrent la ville notamment depuis Campu Romanilu.

Sur cette aquarelle représentant Bonifacio en 1768, on voit clairement le fortin de Campu Rumanilu, à gauche, en contrebas d'une petite tour située en hauteur. En dessous, sur le port, la porte de la Marine, aujourd'hui détruite.





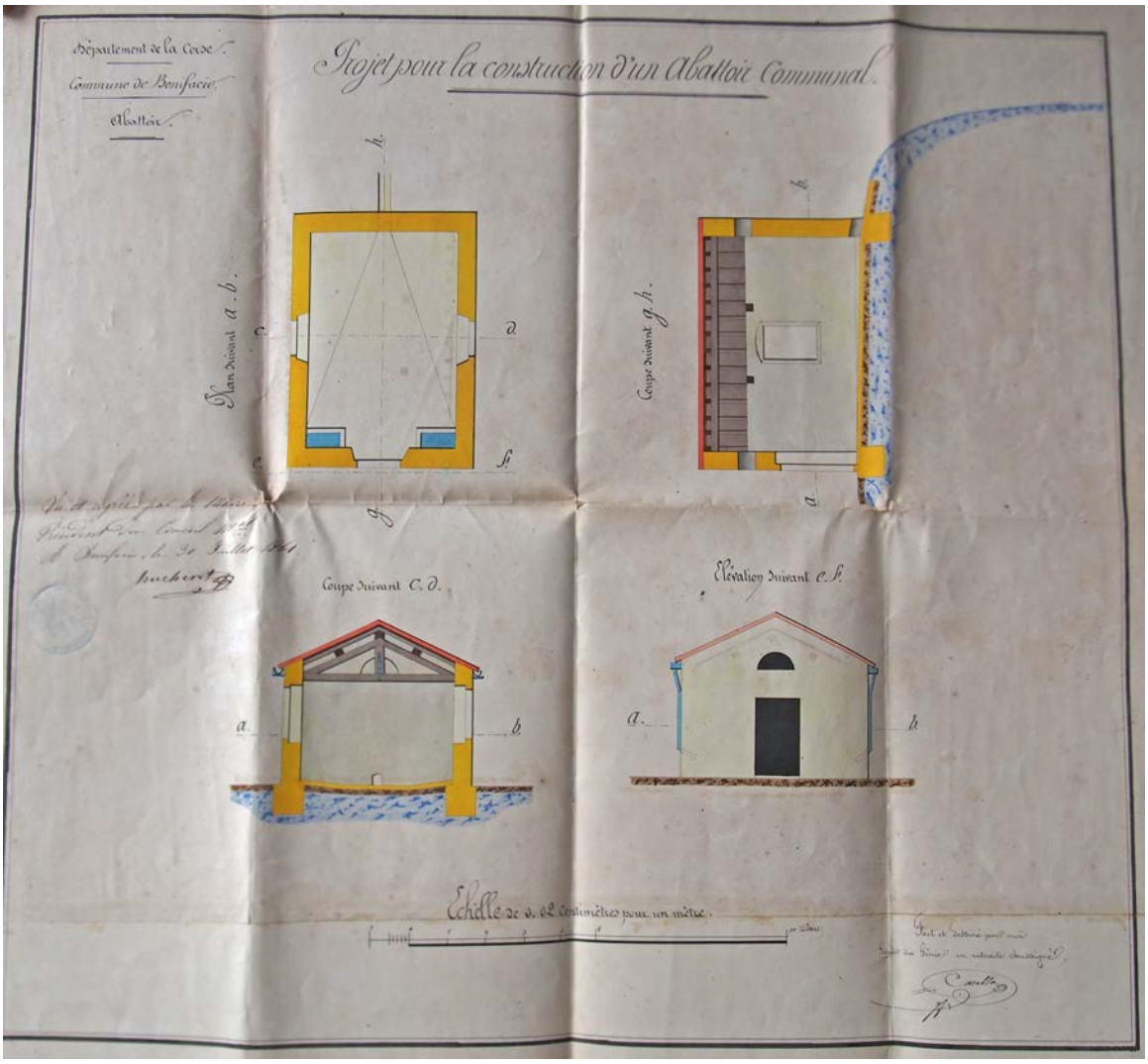
Plan figurant le fortin, sur le plateau. Détail de l'aquarelle : la tour (?), le fortin, la porte de la Marine

L'Abattoir

Le fortin de Campu Rumanilu a disparu : il a été détruit et ses pierres ont probablement été utilisées pour construire le seul bâtiment encore visible en ce lieu, l'abattoir de Bonifacio. Sous l'ancien régime, les bouchers sont organisés en corporations, ils ont le droit d'abattre en pleine rue les animaux, dont les nuisances apparaissent, au XIXe siècle, insupportables (ce qui n'était pas le cas avant), comme en témoigne le fameux texte de Louis Sébastien Mercier (Tableaux de Paris) : « *le sang ruisselle dans les rues, il se caille sous vos pieds et vos souliers en sont rougis. Le pacifique promeneur au sortir des boucheries paraît un assassin* ». C'est une révolution dans la perception de la violence rituelle à l'égard des animaux. Les préoccupations sanitaires, modernes, ont pris le dessus, comme le révèle un mémoire de Louis Damours : « *Les ruisseaux de sang qui infectent les rues, le transport des entrailles et des immondices des animaux forment l'aspect le plus dégoûtant, et augmentent des exhalaisons funestes* ». L'Etat cherche à réglementer le métier de boucher, notamment en supprimant les puissantes corporations puis en interdisant d'abattre les animaux en dehors des abattoirs municipaux. La création de ces abattoirs est donc une évolution qui répond aux exigences exprimées par une élite sociale urbaine éduquée : elle est considérée comme un « progrès de la civilisation ».
À Bonifacio, il n'y a pas d'abattoir, on trouve, comme dans beaucoup de villes petites et moyennes, des solutions : les bêtes sont abattues à l'intérieur de l'église Saint Lazare jusqu'en 1855, puis dans un magasin du Fundagu, en plein centre ville. Ce magasin-abattoir disposait d'un système d'évacuation des entrailles et autres déchets qui empruntait un canal vertical d'une vingtaine de mètres creusé dans la roche, puis débouchait directement sur la falaise et la mer, 70 mètres en contrebas.

L'évolution des mœurs et l'amélioration des conditions sanitaires pousse les communes à sortir les abattoirs de l'enceinte des villes : le spectacle visuel et sonore, de l'abattage des animaux n'est plus accepté. La sensibilité évolue, la perception de la souffrance animale également, que l'on préfère éloigner plutôt que voir, le tout ajouté à des préoccupations sanitaires. Comme on le lit dans l'Encyclopédie de Jean Reynaud et Pierre Leroux : « *toutes les tueries se trouvant réunies en un seul lieu éloigné du centre de la circulation, les habitants des villes ne sont plus condamnés au spectacle dégoûtant du sang des victimes coulant au milieu de la fange des ruisseaux, ni exposés au exhalaisons putrides qui s'échappent des matières animales (…). On peut se demander si les mœurs publiques n'ont point gagné quelque douceur à être ainsi rendues complètement étrangères aux pernicieux exemples de ces scènes cruelles* ». Ainsi, il y a aussi un arrière-plan pédagogique et moral à l'éloignement des abattoirs.
Notons d'ailleurs que le mot abattoir n'existait pas avant le XIXe siècle : il se substitue au mot « tuerie », de même qu' « équarissage » se substitue à « écorcherie ». Petit à petit, d'ailleurs, les métiers vont se distinguer, les bouchers n'abattent plus les animaux, il se contentent d'en détailler la viande.

La première réflexion sur la construction d'un abattoir hors les murs date de l'année 1861 : des plans sont dessinés cette année-là, preuve que l'on songe à édifier le bâtiment pour répondre aux nouvelles normes. Toutefois, le projet n'aboutit pas, et c'est le maire lui-même, sur ses fonds propres, qui, le 4 mars 1864, paie à François Cunéo (qui par ailleurs est l'entrepreneur qui a bâti le feu de Fenu) les 12 francs qu'il réclame depuis 2 ans pour la « rédaction des plans et devis relatifs à la construction d'un abattoir communal sur le sommet de la falaise du plateau de Campo Romanello ».



Plan dressé par François Cunéo en 1861 pour un abattoir communal à Bonifacio
Archives territoriales (Ajaccio) cote 2O - 041/5

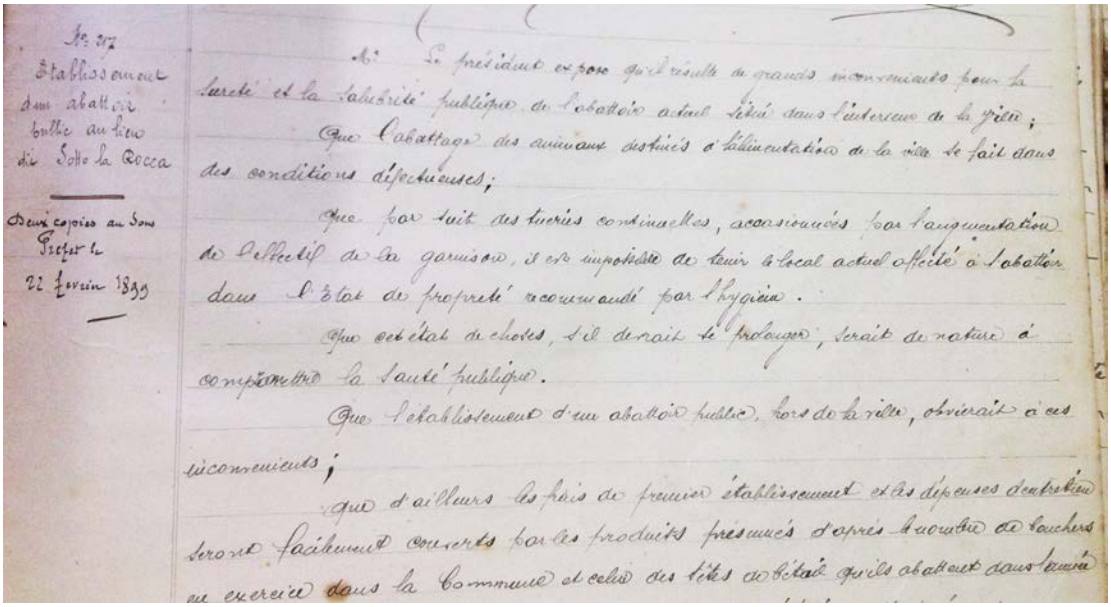
On trouve, en filigrane, dans les registres municipaux, la raison pour laquelle l'abattoir n'est pas construit : les finances de la commune sont très mal en point et la priorité est de construire une fontaine dans la haute ville puisqu'alors seules existent une fontaine au faubourg et une à Longone. C'est une entreprise très coûteuse puisqu'il faut établir un système de pompes permettant d'amener l'eau jusqu'à la haute ville : la commune sollicite un emprunt de 20 000 francs (la construction de l'abattoir est chiffrée à moins de 4000 francs).

En 1866, le projet revient sur la table à l'occasion du prolongement du chemin de Campu Rumanilu jusqu'à Pertusatu et son classement en chemin vicinal. Le chemin, comme le terrain convoité pour l'abattoir, devait relever auparavant de l'autorité militaire : « *le meilleur endroit pour la construction d'un abattoir dont la ville est privée est ce petit plateau situé un peu plus haut de l'emplacement de Saint Roch. Monsieur le maire est prié de s'entendre avec le Génie Militaire pour que la commune soit autorisée à construire cet établissement dans le lieu sus-indiqué fourni aux servitudes dépensières. Le Conseil s'occupera plus tard de voter la somme nécessaire pour la construction de cet abattoir* » (séance du Conseil municipal du 25 février 1866)
Visiblement, le conseil tarde à s'en occuper, puisqu'en février 1882, le conseil municipal considère « *que dans l'intérêt de la salubrité publique il importe de*

créer au plus tôt un abattoir »… À cette époque, les bêtes à cornes sont abattues dans un magasin de la marine, au lieu-dit « Banda del ferro ». Cette même année, en mai, une infection variolique se déclenche dans la ville : l'abattoir est vu comme un « *véritable foyer d'infection* », il faudrait agir vite, mais l'infection coïncide avec des nouvelles élections municipales, qui voit une nouvelle équipe arriver, des oppositions naître au sein du Conseil qui se retrouve souvent trop peu nombreux pour siéger… bref le dossier n'avance pas. Nouvelles élections en 1884, mais cette fois-ci c'est la crainte du choléra, qui s'est déclaré à Toulon, qui absorbe tous les crédits municipaux : en effet, l'épidémie de 1854 avait été tellement meurtrière à Bonifacio que des sommes importantes sont dépensées pour prévenir l'arrivée probable de l'épidémie via les navires.

Finalement, le 7 août 1887, le Conseil municipal de Bonifacio décide la construction du nouvel abattoir, en-dehors des murs de la ville, à « *l'endroit le plus convenable pour l'y établir (…), un terrain situé à Campo Romanello appartenant à M. Serafino Paul, bordant la falaise du côté de la mer* ». Paul Serafino n'est autre que le maire de Bonifacio depuis 1884. Le Conseil décide d'emprunter 2000 francs au Crédit Foncier, une somme qui sera remboursée par la taxe que devront payer les bouchers : 1 centime par kg de viande abattue. Un projet est dessiné par un certain Lavigne, et approuvé.
On sait par les registres municipaux que cet édifice n'est pas non plus construit : en 1888, une nouvelle élection porte un nouveau maire à la tête de la ville, Auguste Piras. La commune règle 60 francs pour les plans, devis et cahier des charges de l'abattoir, réalisés en 1887, mais, d'un autre côté, décide de louer à M. Portafax une boutique « *servant depuis longtemps d'abattoir* », l'extrémité est de la haute ville. Auparavant les bouchers payaient eux-mêmes la location de cette « boutique ». Désormais, c'est la commune, qui fait payer une taxe de 5 millièmes par kg de viande, aux bouchers.

En 1899, l'abattoir est toujours en ville, dans la boutique Portafax. Le projet de construction d'un abattoir hors les murs ressurgit. On envisage alors de le bâtir à « Sotto della Rocca », c'est-à-dire au pied de la falaise, sous Campu Rumanilu. Mais désormais il y a urgence : avec la construction de la caserne française, la garnison est de plus en plus importante à Bonifacio, la consommation de viande a considérablement augmenté. Ainsi en mars 1899, « *il y a urgence, principalement pour l'hygiène et la sûreté publique, à ce que l'abattoir actuel disparaisse de l'intérieur de la ville avant les chaleurs* ».


No 37
Établissement d'un abattoir public au lieu dit Sotto la Rocca

Deux copies au Sous Préfet le 22 février 1899

N° Le président expose qu'il résulte de graves inconvénients pour la sûreté et la salubrité publiques de l'abattoir actuel situé dans l'intérieur de la ville ;

Que l'abattage des animaux destinés à l'alimentation de la ville se fait dans des conditions défectueuses ;

Que par suite des tueries continuelles, accroissées par l'augmentation du effectif de la garnison, il est impossible de tenir le local actuel affecté à l'abattoir dans l'état de propreté recommandé par l'hygiène.

Que cet état de choses, s'il devait se prolonger, serait de nature à compromettre la santé publique.

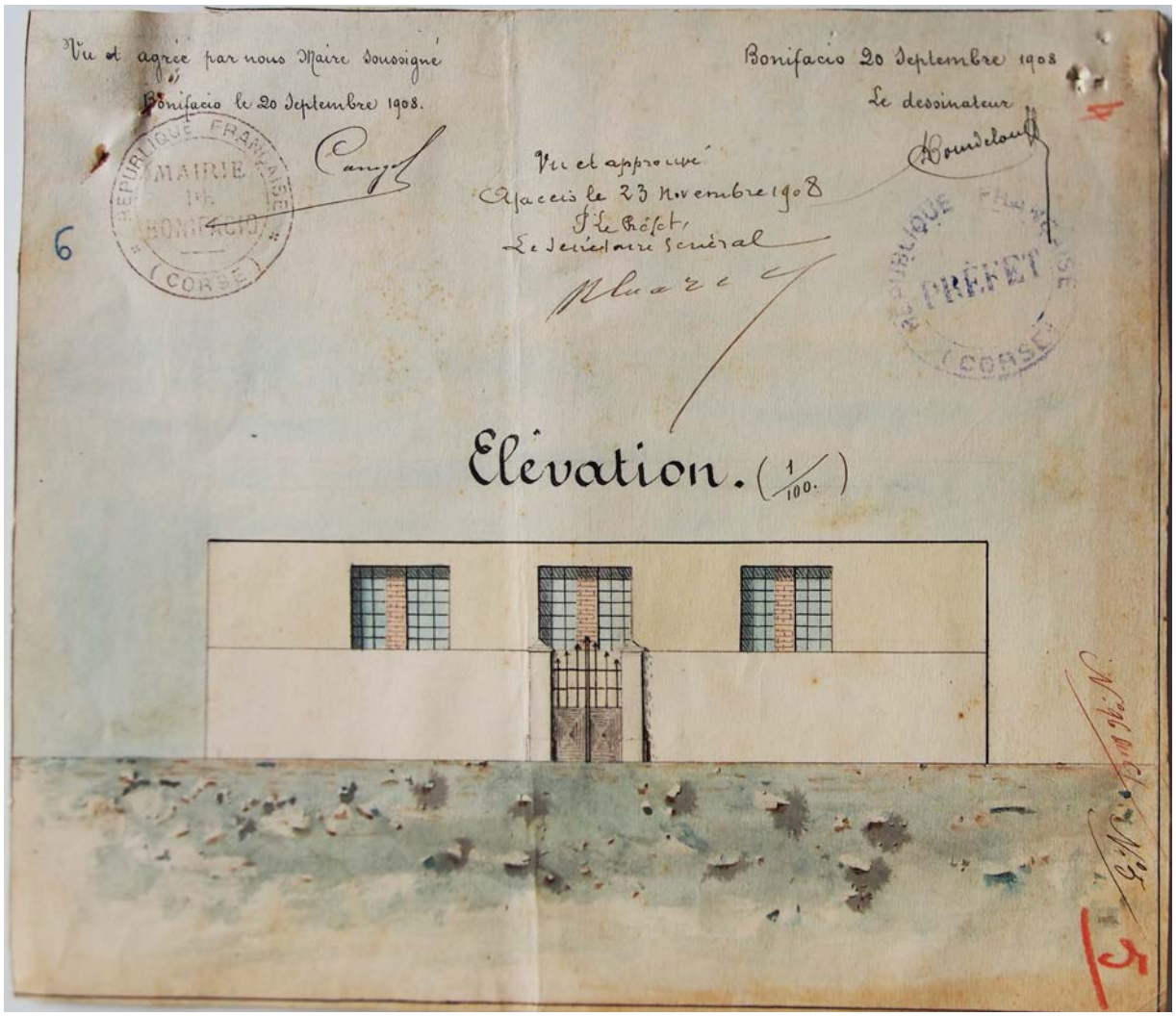
Que l'établissement d'un abattoir public, hors de la ville, obvierait à ces inconvénients ;

que d'ailleurs les frais de premier établissement et les dépenses d'entretien seront facilement couverts par les produits présumés d'après le nombre de bouchers en exercice dans la Commune et celui des têtes de bétail qu'ils abattent dans l'année

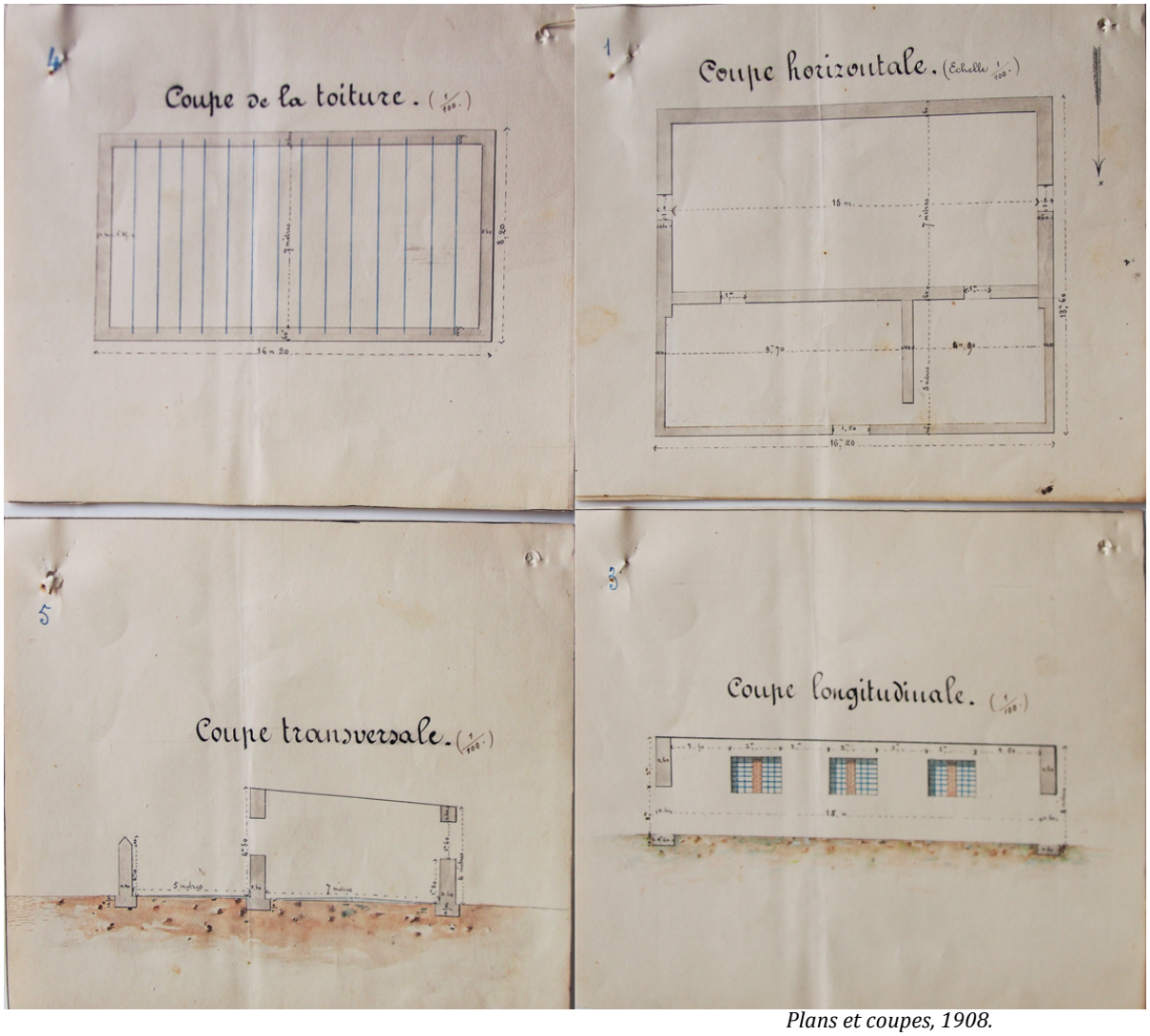
Extrait du Conseil Municipal de mars 1899.

Dans la précipitation, un abattoir provisoire est bâti en mars 1899 par François Maestroni, pour 615 francs de maçonnerie et 84 francs de ferronneries. Il est bâti sur la parcelle de Paul Serafino (celle-là même envisagée en 1887), une parcelle finalement acquise par la commune, en mars 1900, pour 200 francs. L'ensemble est financé par la taxe de l'octroi (situé à Saint-Roch).

En janvier 1908, l'abattoir « *menace ruines* » : sous le mandat d'Erasme Carréga, maire, la somme de 2500 francs est votée pour la reconstruction. De nouveaux plans sont dessinés par un certain Bourdeloue.

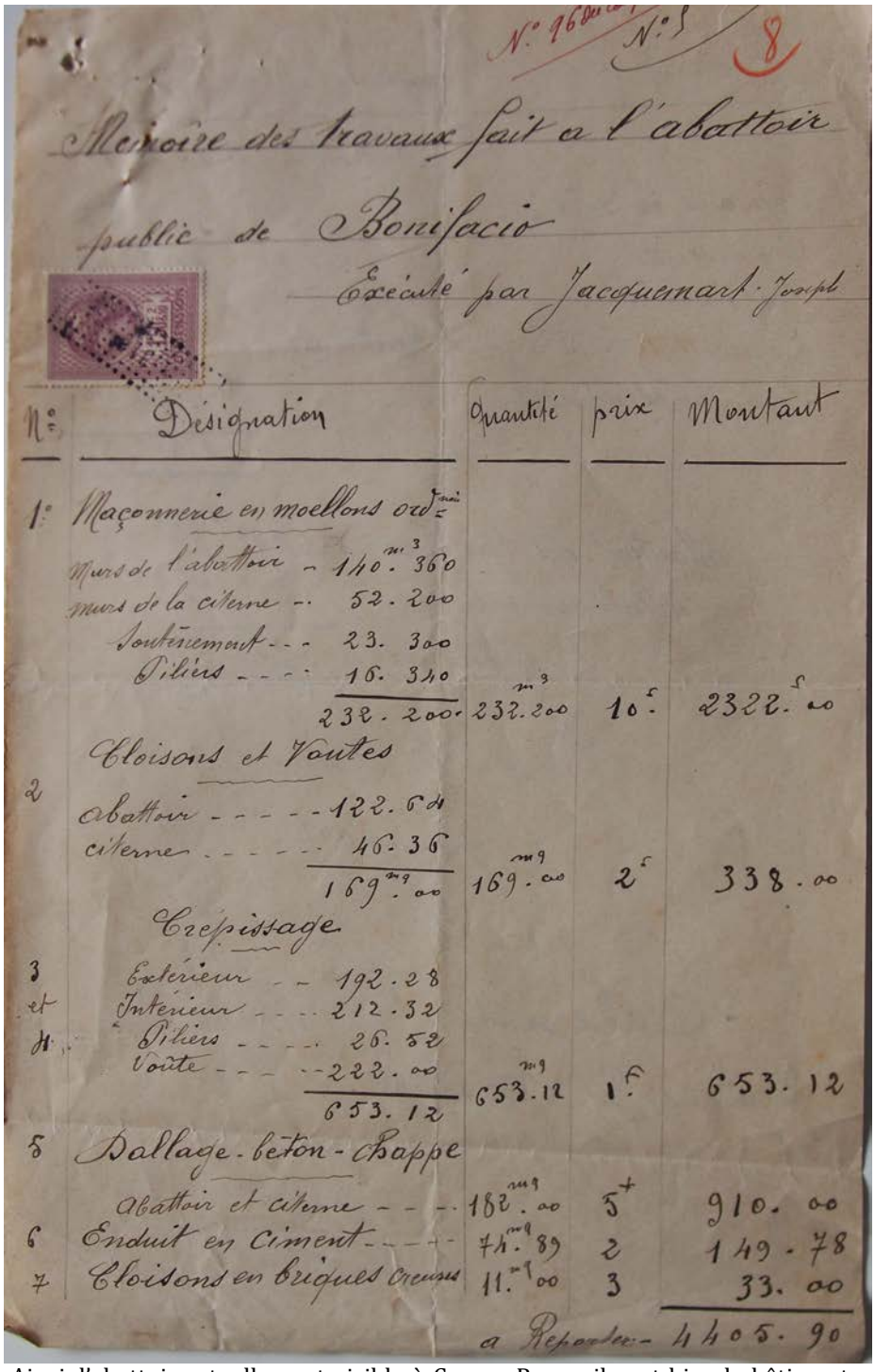


Elévation de la façade, 1908.



Plans et coupes, 1908.

Une enquête de « *commodo et incommodo* » est lancée (l'équivalent des actuelles enquêtes d'utilité publique), recevant un avis favorable en octobre 1908. Suivent ensuite diverses procédures qui vont retarder la construction jusqu'aux années 1910-1911. Un cahier des charges très précis est rédigé en 1908, accompagné de plans. C'est ce projet qui est accepté et construit puisque en mars 1911 la réception définitive de l'ouvrage est prononcée, le délai de garantie ayant expiré. L'entrepreneur, Joseph Jacquemart est payé, le Conseil municipal vote la taxe d'abattage de 1 centime par kg de viande.
Toutefois, il faut bien reconnaître que les plans de 1908 ne correspondent nullement à l'actuel abattoir de Campu Rumanilu. Que s'est-il passé entre 1908 et 1910 ? Les plans ont-ils été redessinés ? Pourquoi cette architecture étonnante ? Le cahier des charges parle d'une « *bâtisse de maçonnerie ordinaire de 4 mètres de hauteur recouverte de voûtins en briques en plancher* », ce qui correspond au plan. Mais le mémoire des travaux réalisés en 1911 (qui permet le paiement de l'entrepreneur), évoque une voûte, un soutènement et des piliers, ce qui est conforme au bâtiment encore actuellement debout.



N° 96 ... N° 5 8

Mémoire des travaux fait a l'abattoir public de Bonifacio

Exécuté par Jacquemart Joseph

N°	Désignation	Quantité	prix	Montant
1°	Maçonnerie en moellons ordinaires			
	Murs de l'abattoir – 140 m³ 360			
	murs de la citerne – 52.200			
	Soutènement – 23.300			
	Piliers – 16.340			
	232.200	232 m³ 200	10 f	2322 f 00
	Cloisons et Voutes			
2	abattoir – 122.64			
	citerne – 46.36			
	169 m² 00	169 m² 00	2 f	338.00
	Crépissage			
3 et 4	Extérieur – 192.28			
	Intérieur – 212.32			
	Piliers – 26.52			
	Voûte – 222.00			
	653.12	653 m² 12	1 f	653.12
5	Dallage-béton-chappe			
	abattoir et citerne –	182 m² 00	5 f	910.00
6	Enduit en ciment –	74 m² 89	2	149.78
7	Cloisons en briques creuses	11 m² 00	3	33.00
		a Reporter –		4405.90

Ainsi, l'abattoir actuellement visible à Campu Rumanilu est bien le bâtiment construit en 1910 par Joseph Jacquemart, après de nombreuses tergiversations, et selon un plan qui n'existe plus ou qui n'a jamais existé : en tous les cas, la construction ne correspond pas aux plan dessinés en 1908. En revanche, on peut remarquer que cette construction est très semblable (notamment par la voûte), aux toilettes du fanal de la Madonetta et à la citerne du phare des Lavezzi, vraisemblablement bâtis à la même époque. Malheureusement, aucun plan signé des toilettes annexes de la Madonetta ne permet d'établir une corrélation (dessinateur, entrepreneur ?) entre les deux édifices. On peut néanmoins remarquer qu'à cette époque, il était fréquent de faire travailler les conducteurs de travaux sur différents projets : ainsi, un nommé Ricetti, conducteur de travaux au début du XXe siècle, a dessiné des plans pour certains bâtiments des Phares et Balises (logements, annexes) et

pour une école publique à Bonifacio (son nom est visible sur de nombreux documents d'archives conservés à Ajaccio). Il ne serait donc pas étonnant de retrouver une telle « parenté » dans le cas de l'abattoir de Campu Rumanilu.

Pour se rendre à l'abattoir de Campu Rumanilu, les bouchers doivent donc, depuis 1899, sortir de la ville et traverser la propriété privée de Paul Serafino. En 1913, suite à la plainte des bouchers, la commune accepte de prendre à sa charge le droit de passage de 60 francs annuels exigés par Paul Serafino pour le passage sur ses propriétés.

L'abattoir de Campu Rumanilu.

En 1928, Paul Serafino, qui est toujours vivant, demande le relèvement de la taxe de passage à 120 francs par an. En 1930, un crédit de 1200 francs est voté pour le nettoyage de l'abattoir : la somme peut sembler considérable, puisque la construction de l'abattoir a coûté environ 4000 francs en 1911. C'est que la crise financière de 1929 est passée par là, le franc s'est effondré, comme toutes les monnaies. En 1937, Jean Serafino (fils de Paul) obtient que l'indemnité de passage soit portée à 240 francs annuels, et en 1939 la taxe d'abattage est relevée à 5 centimes par kg de viande. Les archives pour la période de la guerre ont disparu à Bonifacio. On retrouve trace de l'abattoir en 1944 : le 29 juin, la commune décide de la location d'un magasin « pour faire office d'abattoir, celui-ci étant inutilisable ». Il faut attendre le 18 mai 1946 pour que soit voté un crédit de 5000 francs « pour la remise en état de l'abattoir » qui a été occupé par l'armée italienne entre 1940 et 1943. Comme tous les bâtiments accaparés par les armées d'occupation (notamment les phares) le bâtiment a souffert, notamment au départ des Italiens en 1943 : ceux-ci ont très souvent commis des déprédations avant leur départ forcé.
Il n'est pas étonnant, compte tenu de sa situation privilégiée sur les falaises, que l'abattoir ait servi, un temps, de cantonnement ou peut-être même de batterie avec l'installation d'armes.

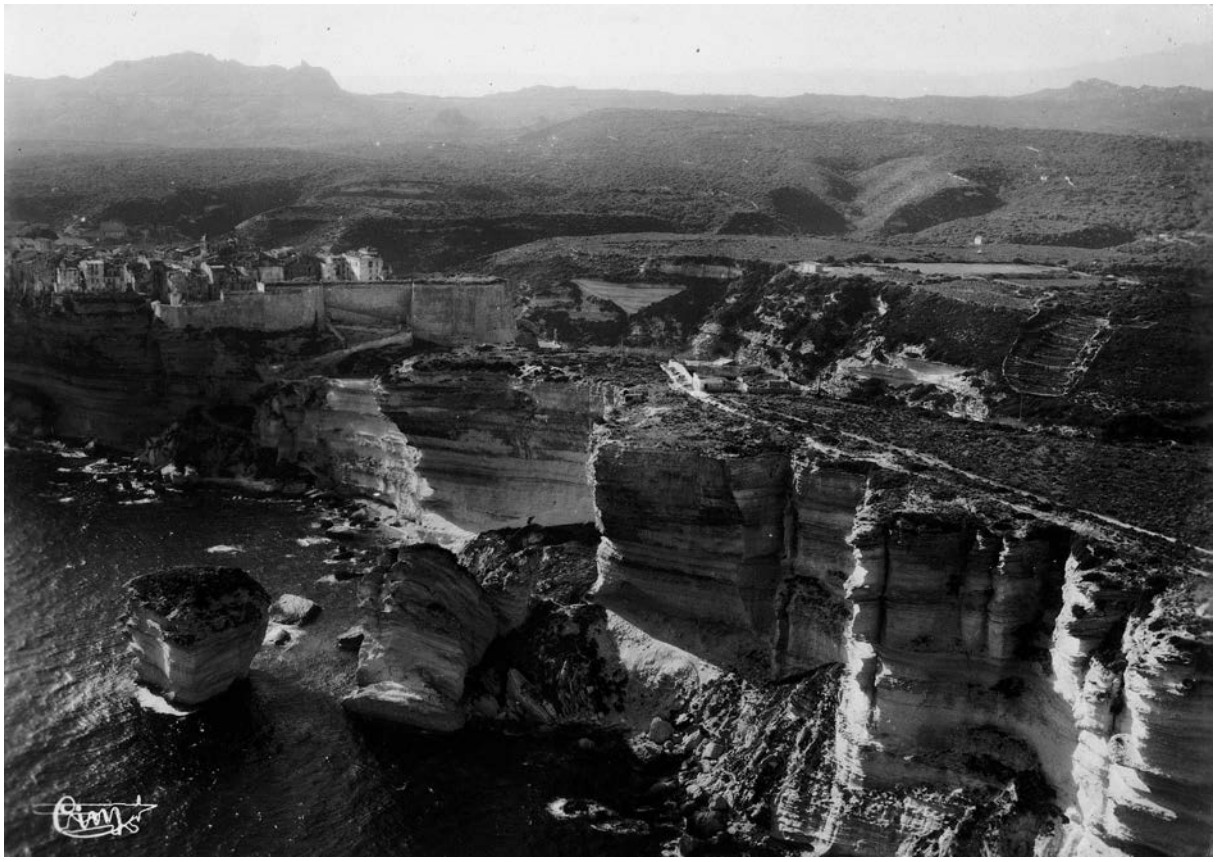
Dans les années 1990, l'abattoir n'est plus en service. Suite à une demande de la communauté musulmane de Bonifacio, la commune accepte qu'il soit transformé en mosquée. Cela n'aura pas lieu : le bâtiment est aussitôt plastiqué.

Une maison close ?

Une rumeur tenace veut que l'abattoir ait servi de BMC (Bordel Militaire de Campagne) pour les soldats cantonnés à Bonifacio. En réalité, il ne s'agit pas de l'abattoir lui-même mais des bâtiments, entourés d'un enclos, qui sont sur Campu Rumanilu, à l'emplacement (ou tout proches de l'emplacement) de l'ancien petit fortin français. Ces bâtiments sont visibles sur les photographies aériennes et cartes postales anciennes de la première moitié du XXe siècle.

On sait, par des témoignages, et notamment ceux recueillis par François Canonici, dont l'oncle cultivait un jardin à Campu Rumanilu, quelques détails sur l'histoire de cette maison close : « *Pour la petite histoire, ce morceau de terre avait la particularité, entre autres, de faire quasiment jouxter… un ancien bordel avec un ancien abattoir, au bord de la falaise où, parfois, certains désespérés choisissaient de faire le grand saut ! Ici de la « petite mort » à la grande, il n'y avait qu'un seul sentier rocailleux à franchir ! Dans les années 1920, cette bâtisse, avait abrité, deux célèbres peintres russes, amoureux fous de Bonifacio, Georges et Lydia Artemoff qui vivaient là, dans la plus parfaite tranquillité. Mais, même dans de telles conditions, il fallait un peu d'argent de temps à autre. C'est pourquoi, un jour, ces deux artistes, quittèrent durant quelques semaines Bonifacio pour Paris où ils devaient participer à une grande exposition. A leur retour, ils avaient eu la surprise de trouver la maison où ils s'étaient installés, occupée par …des prostituées et leur souteneur ! Ils durent en chercher une autre. Lydia écrivait à un ami en Russie : « Près de la vieille maison qui est maintenant devenue un bordel, il y a toujours des soldats arabes qui jouent de la flûte (tout-à-fait comme des charmeurs de serpents)* ***».*** *Ainsi la maison « ouverte à tous les vents », comme la décrivait la jeune femme, était devenue une maison…close ! Mais, on ne sait trop comment, elle fit connaissance avec une prostituée qui lui demanda de peindre un portrait d'elle. L'artiste écrivait, en Russie, à son ami Kosta : « Je viens d'achever un grand portrait qui m'avait été commandé par une pensionnaire de cette maison peu recommandable dans laquelle nous avions logé, Georges et moi. Elle ne ressemble pas du tout aux petites poules parisiennes. Elle a le teint très coloré, elle est très belle, impétueuse, et on a sans cesse l'impression qu'elle va vous passer un couteau à travers le corps. Le malheur est que cette Carmen voulait que je la représente en Madone !».*

A cette époque, dans les années 1920, des régiments de tirailleurs algériens étaient en effet cantonnés à Bonifacio, notamment au Monte Leone, ce qui explique la présence des soldats arabes jouant de la flûte… et l'opportunité, pour un souteneur, d'ouvrir une maison close non loin du cantonnement des tirailleurs, à l'extérieur de la ville. C'est un pan de l'histoire qu'on raconte à peine, un épisode quelque peu honteux. On ne peut s'empêcher de faire un parallèle en se disant que Campu Rumanilu a servi de lieu d'abattage pour les bêtes comme pour les femmes. Une destinée peu glorieuse, au fond.
Quant au BMC, il y en eut bien un, officiel, à la caserne, pour la Légion, qui fut fermé à la fin des années 1970 (sous Giscard) et remplacé par un bordel plus « discret », le Cyrnos, toujours intra-muros. Mais ceci est une autre histoire.



Le bâtiment au sommet de Campu Rumanilu, en amont de l'abattoir : enclos, jardin, bordel…

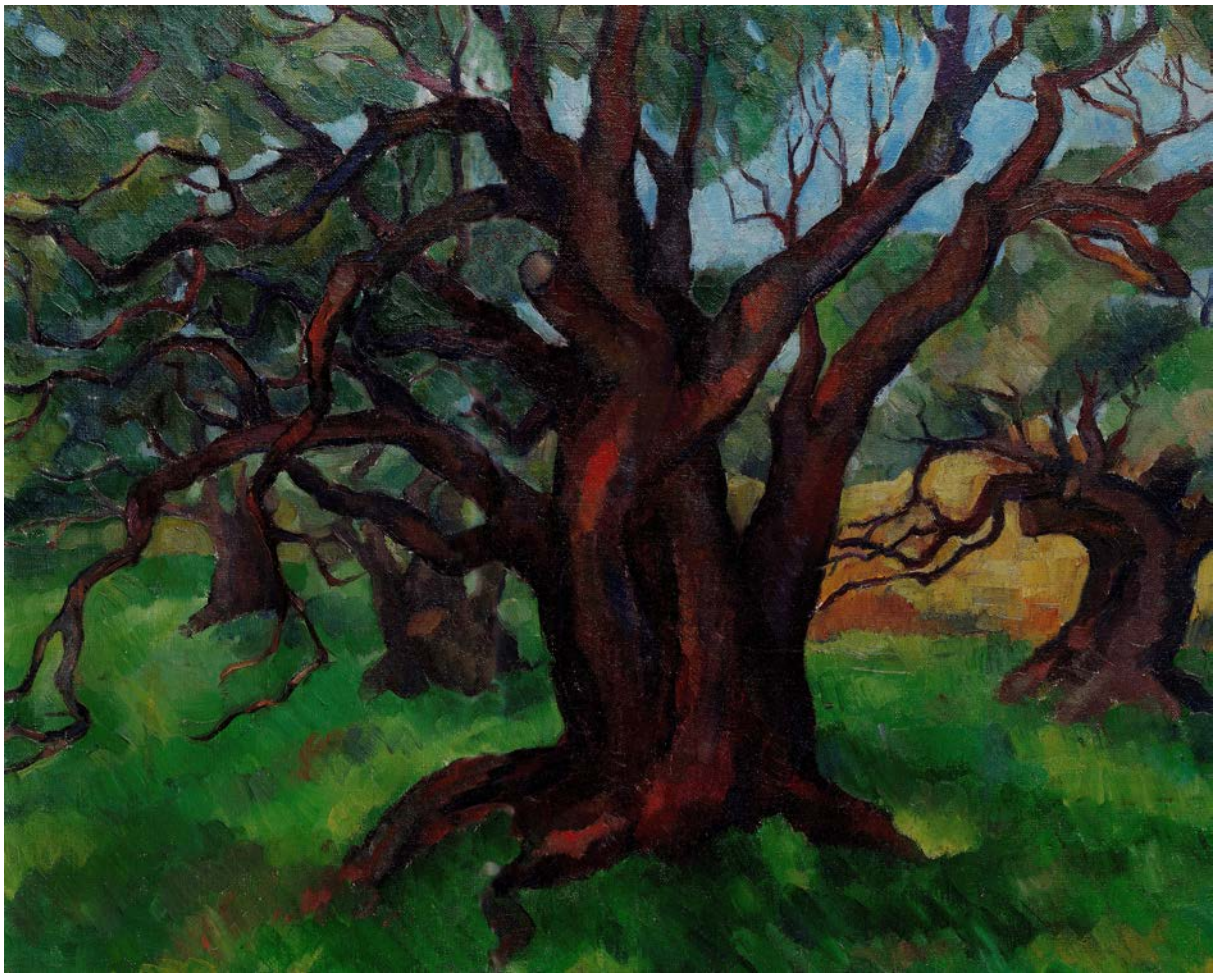
Georges Artemoff et Lydia Nicanorova

L'épisode de la maison close nous apprend que le bâtiment proche de l'abattoir de Campu Rumanilu a hébergé, pendant un temps très court en 1925-26, les deux peintres russes qui ont par la suite loué la maison visible depuis Bonifacio sur Pian di Capello (la maison de Bancarilu, que les Bonifaciens nomment « maison Artemoff » ou « la maison du cosaque »). Georges Artemoff, peintre et sculpteur de grand talent, effectivement issu d'une famille de cosaques et ayant lui-même combattu pendant la Première Guerre Mondiale puis dans un régiment cosaque en 1917, a partagé sa vie pendant 10 ans entre la Corse et Paris, accompagné de son épouse Lydia Nicanorova, artiste elle aussi. Chasseur et pêcheur, il avait installé une tyrolienne entre la maison de Pian di Capello et la mer en contrebas, afin de pouvoir facilement aller se baigner. Le coût de la vie très bas en Corse, comparé à Paris, les paysages et l'ambiance inspirent fortement le peintre qui y retrouve le paradis perdu d'une enfance très proche de la nature, passée dans une bourgade rurale sur les bords du Don.

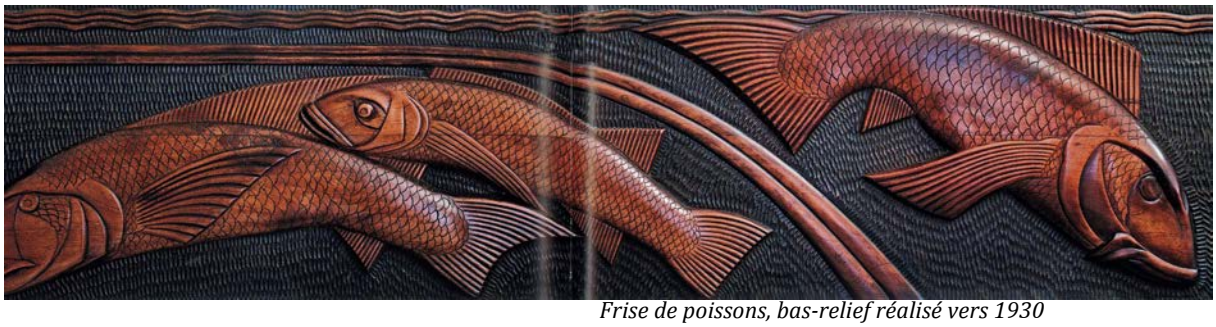
Georges Artemoff et Lydia Nicanorova à Bonifacio

Bien qu'ayant fréquenté l'avant-garde parisienne du début du XXe siècle, il n'a aucun goût pour le cubisme et après les péripéties de la Première Guerre Mondiale et de la Révolution russe (pendant laquelle il rejoindra les troupes de Cosaques du Don), il parvient à retourner à Paris où il s'exprimera dans un style plus proche de l'art Déco. Son œuvre des années bonifacienne est notamment marquée par de nombreuses sculptures animalières (poissons surtout) alors qu'il pratiquait la pêche dans un bateau qu'il avait lui-même décoré de bois sculptés.

Bonifacio, les toits rouges (Georges Artemoff)



Paysage aux oliviers, huile sur toile de Georges Artemoff vers 1925-1930



Frise de poissons, bas-relief réalisé vers 1930

L'ancien abattoir en très mauvais état a été acquis, en même temps que les terrains, à la fin des années 1990, et restauré par le Conservatoire du littoral qui lui a donné son aspect actuel et l'a doté d'un petit jardin des plantes du plateau calcaire. C'est un lieu très fréquenté et où les agents de l'Office de l'Environnement de la Corse conduisent des visites guidées. Une petite scénographie, à l'intérieur du bâtiment, évoque la création de la Réserve Naturelle des Bouches de Bonifacio.

SOURCES

Archives départementales d'Ajaccio
Office de l'Environnement de la Corse
Archives municipales de Bonifacio, registres des délibérations du Conseil municipal (1863-1952)
Blog de François Canonici
Collectif, *Bonifacio*, éd. Albiana
Baldin Damien, *De l'horreur du sang à l'insoutenable souffrance animale*, Revue d'histoire du XXe siècle n°123, presses de Sciences Po, 2014
Ruffié Paul, *Georges Artemoff, 1892-1965*, éditions Privat, 2018

GIREPAM
Gestion intégrée des réseaux écologiques à travers les parcs et les aires marines.

Cofinancé par le Fonds Européen de développement régional (FEDER) dans le cadre de la coopération territoriale européenne du programme Interreg Italie-France Marittimo 2014-2020.

L'enjeu partagé des partenaires italiens et français est d'améliorer la conservation des milieux marins et côtiers et plus particulièrement des habitats et des espèces du bassin méditerranéen.
Le résultat visera à une amélioration de l'efficacité de la gestion des aires protégées et à la création de conditions favorables à la préservation et à la mise en valeur des espaces naturels.

GIREPAM a pour objectif d'améliorer la qualité de vie des personnes et de leur rapport avec la nature en les sensibilisant et donc en les rendant plus attentives aux ressources et services qu'elle offre. Il vise notamment à :

- Améliorer l'état de conservation de la mer et des côtes en France et en Italie ;
- Sensibiliser le public et les acteurs socio-économiques à la valeur du patrimoine environnemental ;
- Rapprocher les citoyens de la nature ;
- Accroître et améliorer le niveau de protection des espaces naturels ;
- Créer et promouvoir de nouvelles opportunités d'emploi : les *green & blue jobs*.

GIREPAM réunit 2 pays, 5 régions (PACA, Ligurie, Toscane, Corse et Sardaigne) et 16 partenaires (aires marines et côtières protégées, Collectivités territoriales, Etablissements publics, Universités et Instituts de recherche). La région Sardaigne est chef de file du projet.

http://interreg-maritime.eu/fr/web/girepam/projet